

## L'ALBANI DANS "RIGOLETTO," À PARIS

L'Albani a fait, hier, sa véritable rentrée aux Italiens. Celle de l'autre soir, dans *Lucia*, coïncidant avec la reprise d'*Orphée*, n'avait eu qu'un public partagé entre la Gaité et Ventadour, tandis qu'aujourd'hui, tous les dilettanti sont réunis, comme les montagnards de la *Dame Blanche*, pour prodiguer leurs ovations à la charmante diva.

On a tant de fois repris *Rigoletto*, et on le reprendra tant de fois encore, qu'il me paraît tout à fait fastidieux de parler de l'œuvre. Ne nous occupons donc que de l'héroïne de la soirée, de l'Albani.

La célèbre chanteuse possède un fétiche, un fétiche vivant : un petit chien maltais qui porte le doux nom de *Beauty*. Le joli petit animal lui fut donné, la veille de ses débuts, en Amérique. Or, la cantatrice est persuadée que le chien lui a porté bonheur. Ce n'est pas seulement à sa voix qu'elle doit ses triomphes dans les deux mondes, c'est aussi à *Beauty*. Il va sans dire que le chien ne quitte jamais sa maîtresse. Il a traversé l'Océan et la Manche, il a visité l'Espagne et l'Italie, bref, il a parcouru tout le monde comme Joconde. L'Albani refuserait de chanter si *Beauty* ne se trouvait pas dans sa loge.

Un soir, par exemple, à Covent-Garden, *Beauty* s'est faufilé derrière sa maîtresse, et on l'a vu apparaître en scène, jappant joyeusement et trotinant autour de la chanteuse, au beau milieu de l'air de la folie de *Lucia*.

À Paris, on aurait ri ; à Londres, on a applaudi et rappelé, avec le même enthousiasme, la diva et son chien.

L'Albani n'a pas seulement, en fait d'animaux, ce petit chien dont elle raffole, et qui l'accompagne dans tous ses voyages.

Elle a aussi un rossignol qui lui procure, en ce moment, de bien grands soucis.

Philomèle—c'est le nom de l'oiseau—est un rossignol parfaitement élevé, apprivoisé, et qui, malgré sa captivité, chante comme au temps de ses amours.

Sa maîtresse, d'ailleurs, lui donne la réplique du matin au soir. C'est une lutte perpétuelle de trilles, de vocalises, de roulades, de points d'orgue, de notes piquées, et nul ne saurait dire si c'est le rossignol qui surpasse la chanteuse ou la chanteuse le rossignol.

Or, les journaux ont raconté l'épouvantable traversée que la diva a subie en nous arrivant de Londres.

Le mal de mer a-t-il éteint la voix de Philomèle ?

Toujours est-il que, depuis son voyage, Philomèle ne chante plus.

En vain, sa maîtresse l'excite-t-elle par des prodiges vocaux, en lui disant : "Fais-en donc autant, si tu peux !" L'oiseau reste muet.

Né en Angleterre, ce rossignol posséderait-il l'amour-propre national jusqu'à ne vouloir chanter qu'aux bords de la Tamise ?

En ce cas, il ne ressemblerait guère à Mlle Albani, qui, elle, est toujours heureuse de chanter à Paris, et qui regrette beaucoup de n'avoir pu traiter avec M. Escudier que jusqu'à la fin du mois d'avril. Elle aurait volontiers fait des sacrifices pour nous rester pendant une partie de l'Exposition, mais son directeur de Londres, M. Gye, s'est montré inflexible : Mlle Albani retournera à Covent-Garden pour la saison.

En attendant, l'éminente artiste est installée à l'hôtel de Liverpool, où elle est accompagnée de sa jeune sœur, de sa gouvernante, d'un secrétaire et d'un nombreux personnel.

Là, chaque matin, elle est forcée de subir les ennuis de la grandeur.

Tous les fournisseurs de la capitale viennent lui demander audience, les uns pour lui faire des offres de services, les autres pour lui demander l'autorisation de donner son nom à quelque chapeau nouveau, ou à quelque confection d'une forme inédite.

Ce soir, l'Albani était un peu souffrante. Mais le public ne s'est aperçu de rien, et il a poussé la cruauté jusqu'à lui faire bisser l'admirable strette du troisième acte, et le fameux quatuor de la fin.

Au foyer de Ventadour, on me raconte un mot charmant—bien que ce soit un mot d'ouvreuse.

On répétait, dans un théâtre qu'il est inutile de nommer, une opérette nouvelle.

—Eh bien, demandait quelqu'un à une ouvreuse du théâtre qui avait assisté à plusieurs répétitions générales, est-elle jolie votre nouvelle pièce ?

—Très-jolie !

—Et la musique ?

—Oh ! la musique, s'écria l'ouvreuse avec enthousiasme, elle est charmante !

—Vraiment ?

—Oui, monsieur, rien que des airs connus !—*Figaro*.

## NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec douleur la mort du Dr H. Beauchemin, d'Yamachiche, arrivée à huit heures p.m., samedi, le 16 courant. M. Beauchemin jouissait d'une haute considération dans tout le district des Trois-Rivières, et surtout à Yamachiche, où il pratiquait depuis trente ans. Le regretté défunt était le père de C. Nérée Beauchemin, écrivain, M. D., d'Yamachiche, et père de M. C.-O. Beauchemin, libraire, de Montréal. Les funérailles ont eu lieu le 19, à Yamachiche. Nous offrons à la famille Beauchemin nos plus sincères condoléances.

## GAZETTE DES TRIBUNAUX

CONSEILS DE GUERRE : Assassin par ennui.

Le 8 novembre dernier, un tout jeune homme, d'assez bonne mine, mais présentant cette particularité singulière que ses cheveux étaient trop noirs pour ne pas être teints, se présenta au restaurant Pharamond, 20, rue de la Grande-Truanderie, dans le quartier des Halles. Il demanda un cabinet et deux convets, parce que, disait-il, il attendait quelqu'un.

Le quelqu'un ne vint pas. Le jeune homme aux cheveux noirs mangea les deux déjeuners de bon appétit, et but après son café tout un petit carafon d'eau-de-vie. Puis il sonna pour demander l'addition.

Au moment où le garçon entrait, le jeune homme, embusqué derrière la porte, s'élança sur lui, et lui porta au visage un coup de couteau, qui l'atteignit à peine. Stupéfait, le garçon lui dit : "Vous êtes fou !" ferma la porte et descendit chercher les agents.

Ceux-ci arrivèrent et trouvèrent le jeune assassin accoudé sur la table, et les attendant tranquillement. Il se laissa arrêter sans résistance. Quand on lui demanda pourquoi il avait voulu tuer ce garçon qu'il ne connaissait pas, il répondit : "Je suis soldat, j'ai déserté il y a huit jours ; la vie m'ennuie, et j'ai voulu tuer un homme pour être condamné à mort !"

Ce bizarre criminel a comparu devant le Conseil de guerre, présidé par M. le colonel Rozier de Linage. C'est un nommé Noémi Thomerel, âgé de 19 ans, soldat au 28<sup>e</sup> de ligne. Dans sa jeunesse, il a été enfermé dans une maison de correction.

M. le président interroge l'accusé.

D. Qu'avez-vous à dire ?—R. Rien, mon colonel.

—Rien du tout ? Vous ne manifestez même pas le moindre regret ?

L'accusé ne répond pas.

D. Vous avez déjà dit que vous n'éprouviez aucun repentir ?—R. Je le dirais, on ne me croirait pas.

D. Vous reconnaissez donc que vous avez acheté un couteau dans l'intention de tuer quelqu'un ?—R. Oui.

D. Combien de temps êtes-vous resté en correction ?—R. Deux ans et demi.

D. Vous savez à quoi cela vous entraîne, une tentative d'assassinat ?—R. Oui.

Me Brossard, défenseur de l'accusé, dépose des conclusions tendant à ce que l'accusé soit renvoyé devant une commission médicale, qui donnera son avis sur l'état mental de Thomerel.

Le défenseur développe ses conclusions, et lit au Conseil l'interrogatoire de l'accusé par le commissaire de police :

D. En partant du régiment, votre intention était-elle de désertir ?—R. Oui.

D. Quel mobile vous faisait désertir ?—R. L'ennui.

D. Avez-vous eu une intention en achetant ce couteau à virole, qui pouvait devenir une arme terrible ?—R. Oui.

D. Laquelle ?—R. Celle que j'ai eue ce matin, celle de tuer un homme.

D. Pourquoi ?—R. Pour être fusillé, j'ai assez de la vie.

D. Ainsi vous aviez l'intention de tuer un homme ?—R. Oui.

D. N'étiez-vous pas surexcité ?—R. Non, monsieur. J'étais de sang-froid. Lorsque j'ai frappé, j'étais de sang-froid.

Le défenseur rappelle le crime de Thouviot qui, dans un restaurant de la rue Cujas, tua une servante. Thouviot, examiné par les médecins, fut déclaré irresponsable et envoyé dans un établissement d'aliénés.

M. le commissaire du gouvernement Bailly s'oppose aux conclusions de la défense. Si le ministère public avait cru nécessaire un examen médical, lui-même l'aurait demandé.

Le Conseil, attendu que depuis le début de l'instruction, l'accusé a répondu avec calme et présence d'esprit, décide qu'il sera passé outre aux débats.

On entend les témoins.

Un des camarades de chambre de l'accusé déclare que Thomerel était doux, ne donnait aucun signe d'aliénation mentale, ne manifestait pas de dégoût de la vie, que rien ne pouvait faire présager son crime.

Dupuis, trente-cinq ans, garçon de salle.—Monsieur a déjeuné très-gentiment. Une demi-heure après, il sonne, je monte ; d'abord je ne le vois pas, mais en me retirant je reçois un coup très-fort : "Vous êtes fou !" lui dis-je, et je descendis. En bas, mon collègue me dit : "Mais c'est un coup de couteau que tu as reçu." Ça n'a pas saigné tout de suite. Il était très-tranquille, seulement il n'avait pas les cheveux de cette couleur-là ; ils étaient noirs.

M. le commissaire du gouvernement, à l'accusé.—Pourquoi vous étiez-vous fait teindre ?

L'accusé.—Pour qu'on ne m'arrêtât pas.

M. le président, au témoin.—La pointe du couteau est restée dans la blessure ?

Le témoin.—Oui.

M. le président.—Souffrez-vous ?

Le témoin.—Oui, surtout par le froid.

Me Brossard.—Quelle a été l'attitude de l'accusé après son crime ?

Le témoin.—Il avait l'air d'un homme qui a fait un mauvais coup.

Me Brossard.—Il était hébété, suivant votre expression.

Le témoin.—Oui, je lui ai dit : "Vous êtes fou," et il m'a regardé d'un air saisi, sans répondre.

M. le commissaire du gouvernement Bailly soutient l'accusation.

Me Brossard présente la défense de l'accusé.

M. le président.—Accusé, il n'est jamais trop tard pour exprimer un bon sentiment. Vous repentez-vous ?

L'accusé.—Non.

Le Conseil, après en avoir délibéré, condamne Thomerel à vingt ans de travaux forcés et à la dégradation militaire.

Notre cher et respectable ami, M. Jacques Vilbon, est enfin hors de danger. Cette nouvelle réjouira tous ceux qui ont l'avantage de connaître le populaire assistant du shérif de Montréal.

A propos de Raspail :

On lit dans la *Gazette anecdotique* du 31 mars 1876 :

À l'âge de quinze ans, François Raspail déclara à ses parents qu'il voulait être prêtre. L'abbé Raspail fut presque aussitôt reconnu capable d'enseigner la philosophie aux séminaristes de première année, et *compta parmi ses élèves l'abbé Sibour, depuis archevêque de Paris*.

Raspail publia une pièce de vers qui célèbre l'Assomption de la mère de Dieu ; la voici :

Que nos chants réunis étonnent la nature ;  
Que les plus doux transports s'emparent de nos cœurs ;  
La Mère du Très-Haut, la Vierge la plus pure,  
Permet que notre voix célèbre ses grandeurs.

Dans ces terres d'exil, hélas ! dès sa naissance,  
De peines, de douleurs, son cœur fut agité ;  
Son triomphe est venu ; ce lys de l'innocence  
Embellit les vallons de la félicité.

Quelle est celle qui part, plus belle que l'aurore,  
Que des anges sans nombre enlèvent à nos yeux ?  
On le voit à ses traits, l'amour saïnt la dévore !  
Mortels, c'est votre mère, et votre reine, ô cieux !

Les larmes d'or déjà s'émoussent aux cantiques ;  
De son écat brillant les cieux sont étonnés ;  
Elle entre... Elle aperçoit sous les sacrés portiques  
L'Éternel qui l'admire et les saints prosternés.

O délices des cieux ! recevez nos hommages ;  
Ouvrez-nous un asile en nos malheurs divers ;  
Lorsque des passions s'exécutent les orages,  
Venez, arc radieux, venez calmer les airs.

Louis Veillot n'eût pas mieux dit.

## CONCLAVES

Dans les premiers temps, les Papes étaient élus par le peuple.

En 1258, le pape Nicolas II décréta que l'élection du pape ne se fera à l'avenir que par les cardinaux, dont le clergé et le peuple auraient la ratification ou la confirmation. Dans la même année, le concile de Latran décréta que les cardinaux auraient seul le droit au privilège d'élire les Papes, enlevant au clergé et au peuple le privilège qu'ils avaient de confirmer l'élection. Le concile de Latran ne régla néanmoins ni la forme, ni l'intervalle de temps pour l'élection d'un Pape. La conséquence fut que, lors du décès du Pape, les cardinaux ne s'accordant pas, on ne put parvenir à faire un choix après deux années de délai. Le podestat et la population de la ville de Trêve, où l'élection du Pape devait avoir lieu, craignant un schisme, et afin d'arrêter les intrigues, enfermèrent les cardinaux dans leur palais, et même en découvrirent le toit, afin de les forcer à procéder à l'élection. Grégoire X sortit de l'urne. Ce fut lui qui régla la forme de l'élection d'un Pape, suivie jusqu'à nos jours. Conclave signifie sous clef.

Les personnes appelées cardinaux, dans la primitive Eglise, étaient les prêtres et les diacres qui se tenaient au coin des autels.

Ce mot dérive aussi peut-être du latin, *cardo*, pivot.

Ce qu'on ignore généralement, dit Châteaubriand, c'est que le choix d'un Pape peut tomber sur un laïque comme sur un ecclésiastique. S'il est marié, sa femme entre dans les ordres, et, en devenant Pape, ce laïque passe par tous les ordres de la prêtrise.

## RECETTES UTILES

NETTOYAGE DES PEINTURES A L'HUILE.—Prendre un oignon coupé par la moitié et frotter légèrement avec la partie fraîche les peintures et vernis. Quand la couche de poussière durcie est enlevée et formée à la surface du cadre ou du panneau peint une légère boue, enlever avec un linge fin et sec. Dès que la surface de l'oignon est devenue grise et sale, enlever la tranche et reprendre avec la nouvelle surface. Ce procédé rend le brillant aux peintures vernies.

POMMADE ROSAT POUR LES LÈVRES.—Prendre :  
30 grammes d'axonge ou saindoux épuré,  
15 — d'huile d'amandes douces,  
25 — de cire vierge bien blanche.

Faire fondre dans une tasse de porcelaine et au bain-marie en triturant avec soin pendant la fonte de l'axonge et de la cire ; ajoutez en même temps goutte à goutte et en tournant six ou huit gouttes d'essence de rose, puis enfin colorer avec un peu de carmin finement pulvérisé.

NETTOYAGE DES CUIVRES NON DORÉS.—Les ornements de cuivre non dorés ou vernis sont généralement nettoyés avec un mélange de terre pourrie et d'huile ou bien avec la poudre dite rouge anglais.

Mais pour les cuivres artistiques, on peut employer la méthode suivante qui leur donne une belle couleur rouge dorée :

Frotter l'objet avec une bouillie de sel, ammoniac délayé avec de l'eau. Quand cet objet est entièrement couvert d'une très-légère couche de cette bouillie, le faire chauffer sur ou devant un feu sans flamme ni fumée, feu de coke ou de charbon de bois, et frotter à sec avec du blanc d'Espagne tamisé très-fin.

NETTOYAGE DE LA SOIE.—Pour nettoyer la soie, il faut d'abord découdre le vêtement et enlever la poussière. On prend une planche, sur laquelle on étend un vieux drap. Puis on fait un mélange de noix de galle et d'ammoniac en parties égales dans huit à dix fois le même volume d'eau tiède. On éponge la soie des deux côtés avec cette liqueur, surtout aux endroits tachés et on la roule sur un bâton en forme de manche à balai. Ainsi lavée et séchée, l'étoffe n'a pas besoin d'être repassée, elle possède le lustre de la soie neuve. On peut nettoyer de cette manière le mérinos, le barège et les étoffes de laine.

## "PUBLIC HEALTH MAGAZINE"

Geo. A. Baynes, M.D., etc., rédacteur, dit : Nous avons fait usage du PHOSFOZONE dans des cas convenables avec un succès marqué, et les résultats obtenus nous ont tellement satisfait, que nous le prescrivons aujourd'hui constamment, ayant une entière confiance dans son efficacité. COMME TONIQUE durant la convalescence, nous ne connaissons rien qui puisse lui être comparé, et nous nous croyons tenu par devoir d'en recommander l'usage à nos confrères et au public en général. Vendu par tous les pharmaciens, et préparé dans le laboratoire des propriétés, Nos. 41 et 43, rue Saint-Jean-Baptiste, Montréal.